

LAMONDE, Yvan, *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle* (Montréal, Fides, 1995), 285 p.

Lucia Ferretti

Volume 50, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305530ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305530ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (1996). Compte rendu de [LAMONDE, Yvan, *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle* (Montréal, Fides, 1995), 285 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 284–286. <https://doi.org/10.7202/305530ar>

LAMONDE, Yvan, *Combats libéraux au tournant du XXe siècle* (Montréal, Fides, 1995), 285 p.

Ce livre résulte d'un colloque tenu à l'Université McGill en novembre 1994. Un colloque hommage à Jean-Paul Bernard, serais-je tentée de dire, qui a été le maître de quelques-uns des participants, et dont les *Rouges* restent encore LA référence, l'horizon des travaux québécois sur le libéralisme. Un colloque aussi auquel Lamonde a convié non seulement les historiens atten-

du, Réal Bélanger, Ruby Heap, Fernande Roy ou Patrice Dutil, mais encore des spécialistes des lettres ou du droit, Roger Le Moine, Annette Hayward, Sylvio Normand, ainsi que des étudiants des cycles supérieurs.

Malgré Bernard, affirme Lamonde, le libéralisme survit au célèbre discours de Laurier de 1877. S'il ne définit pas explicitement ce qu'il entend par libéralisme, on comprend néanmoins de son propos, comme du choix des participants, que Lamonde en privilégie une acception large, englobant tout ensemble les idéologies centrées d'abord sur l'individu, les discours sur la modernité et les visions progressistes des enjeux sociaux.

Pour Lamonde, il y a continuité entre les combats libéraux d'avant et d'après 1877: la presse, l'école, la culture sont toujours au centre des préoccupations. Plus, le courant radical renaît dès la fin des années 1880 et persiste au moins jusqu'à la guerre de 1914, dans des luttes, des formes et des lieux inédits. Et si des compromis avec l'Église favorisent la réalisation des projets scolaires réformistes de Lomer Gouin ou la naissance de la bibliothèque municipale de Montréal, parallèlement, des journalistes comme Aristide Filiatreault ou Godfroy Langlois colorent la presse de leur plume rouge franc, les «exotiques» revendiquent le droit à la liberté d'inspiration littéraire, et les progressistes de la scène municipale montréalaise réclament l'intervention de l'État contre les abus des trusts ou les insuffisances des œuvres de charité.

Les textes, qui portent sur des aspects variés de la vie intellectuelle et politique du tournant du siècle, permettent ensuite aux lecteurs de se faire leur propre idée de l'influence libérale à l'époque, ce qui témoigne de la réussite de ce colloque, dont Lamonde a su faire une occasion privilégiée d'échanges et de débats.

Réal Bélanger donne un article intéressant sur la pensée de Laurier. Tentant de réfuter l'interprétation d'Underhill selon laquelle Laurier aurait freiné l'évolution du libéralisme au Canada, Bélanger est tout de même conduit à reconnaître que, sauf lors du sursaut de 1916, le vieux chef est resté trop enfermé dans le libéralisme de type whig pour reconnaître l'émergence d'un libéralisme plus progressiste, favorable à l'élargissement des rôles économique et social de l'État. Ruby Heap démontre éloquemment qu'au début du siècle l'Église, comme le Parti libéral du Québec, écartent systématiquement leurs radicaux: il y a entre Gouin et Bruchési la complicité de modérés, désireux d'adapter modérément le système scolaire aux défis du temps. Dans un texte stimulant, construit à partir de l'analyse de la jurisprudence, Sylvio Normand révèle l'existence d'un courant libéral dans la pensée juridique québécoise, mais ni radical ni homogène. Et Fernande Roy qui présumait du radicalisme de *l'Autorité*, un journal contestataire né en 1913, s'est aperçue du contraire; à peine, dit-elle, est-il progressiste, par sa défense de droits égaux pour les femmes et les Juifs.

Dans ce cas, où sont donc les radicaux? Certainement pas à Trois-Rivières, fief de M^{gr} Laflèche, où René Verrette ne parvient pas à déceler le libéralisme véritable entre 1850 et 1929. À Montréal alors, dans quelques cercles fortement identifiés à Godfroy Langlois. Langlois dans la ligue de l'enseignement et dans la loge Émancipation; Langlois dans la politique

municipale à Montréal entre 1900 et 1910; Langlois luttant pour que les libéraux de Gouin et Laurier se préoccupent du rôle de l'État dans les questions sociales; Langlois, par son journal *Le Pays* près de l'autre loge maçonnique Force et courage, fondée en 1910. En fait, les articles de Roger Le Moine et de Patrice Dutil permettent de saisir la stature de Langlois, son influence déterminante sur le radicalisme au tournant du siècle, et de mesurer les difficultés que ce courant rencontre: censure du clergé sur des journaux éphémères et ostracisme de plus en plus évident du Parti libéral. Doit-on conclure, comme Réal Bélanger le propose avec prudence, que les radicaux sont alors davantage une «addition d'individus» qu'un groupe homogène, cohérent, doté d'un programme précis (p. 64)? Dans l'état de la recherche, on y est presque tentée.

C'est un grand mérite de l'ouvrage que de nous donner l'envie de fouiller plus avant.

*Vice-rectorat à l'enseignement
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue*

LUCIA FERRETTI